

A Sidi-bel-Abbès avec le PA de la 13e DI

Récit de Guy Verdier

soldat appelé en Algérie de janvier 1958 à avril 1960

photos de l'auteur (sauf indication contraire)



Guy Verdier devant un Djinn, à Sidi-bel-Abbès, en juin 1958.

1- Arrivée à Sétif et les classes

Je travaillais à la Régie Renault quand je reçus, juste avant Noël, ma convocation pour partir au régiment : je devais me rendre le 5 janvier 1958 à Bordeaux, à la caserne Niel, dans le quartier de la Bastide. Nous sommes restés là trois ou quatre jours avant d'être dirigés sur Marseille. Nous avons mis deux jours pour faire le voyage car nous étions dans un train spécial de militaires et nous devons laisser passer les trains normaux. Nous occupions notre temps à manger (nous avons reçu nos rations), à jouer aux cartes et à dormir un peu. Le problème était de savoir comment se laver car dans les toilettes du train ce n'était guère commode surtout quand il n'y avait plus d'eau. Mais ne dit-on pas "à la guerre comme à la guerre" ? On ne nous avait pas encore distribué nos tenues militaires parce que nous étions affectés à des régiments différents et nous étions partis avec nos vêtements civils, les moins beaux.

Gare Saint-Charles, à Marseille, des camions nous attendaient pour nous transporter au Dépôt des Isolés Métropolitains (DIM), installée au nord de la ville, dans le camp sainte Marthe. Comme nous étions nombreux il fallait jouer des coudes pour trouver une place où coucher. On nous avait accordé une petite permission, utilisée pour voir un film et casser la croute, car au DIM c'était du rata..., mais à notre retour nous avons trouvé nos valises dans l'allée et nous avons dû galérer pour trouver une autre place à nouveau... et enfin dormir un peu.

Le 13 janvier, nous avons embarqué pour l'Algérie à bord de "l'El Djézair" qui a dû affronter une très forte tempête, aux environs des Baléares, qui nous a secoués comme des sacs de noix. Tout le monde était malade et, comme nous avions la soute avant en guise de cabine "de luxe", nous n'étions pas beaux à voir en arrivant à Alger, vers 6 heures le lendemain matin : pas rasés, malades, et nos vêtements souillés de vomi. Les gamins du port riaient en se moquant de nous ; on ne peut pas dire que le prestige de l'armée française en soit sorti grand !!

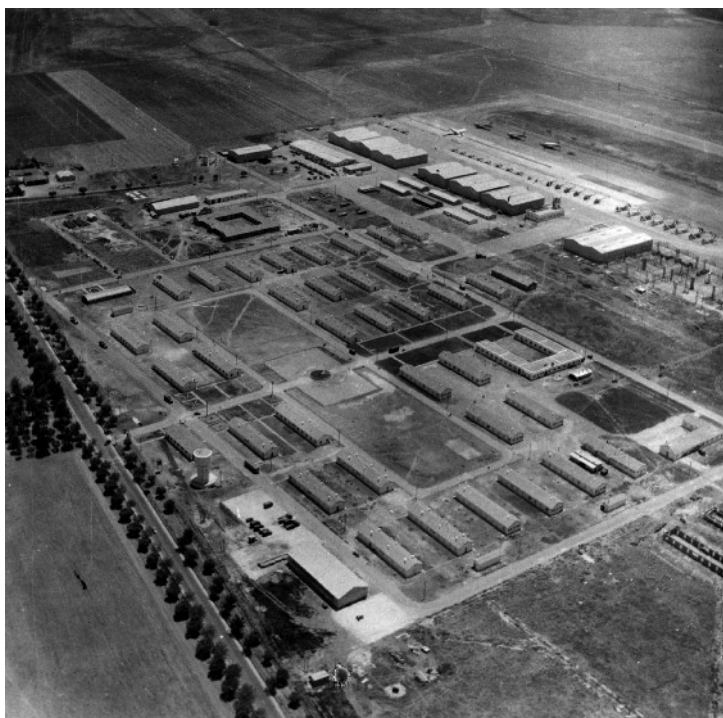
Le 16, j'ai quitté Alger pour rejoindre mon affectation, le Groupe d'Hélicoptères n°2, à Sétif, dans le Constantinois. Le train qui nous véhiculait traversait le pays par les gorges de Palestro où quelques mois plutôt dix-neuf soldats français avaient été massacrés, à la suite d'une embuscade. Nous avons comme consigne de fermer les rideaux pendant ce passage et de nous mettre à plat ventre si on nous tirait dessus.

Nous sommes passés sans encombre mais il y avait quand même quelques militaires armés en protection et la locomotive était précédée par une draine (wagon de marchandise plat lesté) qui devait sauter au cas où une mine aurait été déposée sur la voie.

Nous sommes arrivés à Sétif dans la soirée et des camions du GH n°2 nous ont emmenés à la base d'Aïn Arnat. Cette base était dirigée par le commandant Crespin, surnommé "Monsieur quinze pains" (en clair cela veut dire quinze jours de salle de police), car il était particulièrement sévère. Plus tard, il deviendra ministre des sports, sous la présidence du général de Gaulle. Nous étions tous nouveaux et venions d'horizons divers. Je me suis trouvé dans le baraquement qui m'avait été notifié avec un gars de Nice qui se nommait Ulff. Lui couchait en bas, et moi en haut. Nous avons rangé notre barda et fait un colis de nos vêtements civils que nous devions renvoyer chez nous. Puis, nous sommes allés au réfectoire pour enfin manger autre chose que nos rations. Alors que je faisais la queue, quelqu'un me frappe sur l'épaule. En me retournant, je constate qu'il s'agit d'un copain d'école à Arcachon, Alexandre Sabadach. Il était là depuis six mois et avait choisi d'être dans les commandos. Déjà à l'école c'était un dur ! Nous avons passé une soirée agréable, mais après pendant le temps des classes je ne l'ai pas vu beaucoup car la discipline était ferme (gare aux peines de prison) et lui partait souvent en mission.

Nous allions faire des manœuvres dans les environs en nous ne tenant pas très loin du camp au cas où les fellagas (nom donné aux combattants algériens) nous auraient repérés ce qui permettait aux commandos de nous secourir s'il y avait éventuellement une attaque. Nous partions quand même avec nos fusils et de vraies balles. Un matin quand nous nous sommes réveillés nous avons constaté qu'il était tombé au moins 30 centimètres de neige. Ce jour là nous avons sport en petite tenue mais étant donné les conditions atmosphériques nous avons décidé d'aller au rassemblement en treillis et chaussés de nos brodequins. A l'appel de 8 heures, le lieutenant, qui nous a vus habillés ainsi, a poussé un coup de gueule et nous a renvoyés nous changer. En guise de chaussures de sport nous avons des espadrilles et après une heure passée dans la neige nous étions tous transis de froid. Il y a même eu des gars qui ont dû aller à l'infirmerie le lendemain.

A la fin des classes nous passons un examen sur l'ensemble des matières étudiées (tir, sport, manœuvres, discipline, maniement d'armes, etc...), sans oublier le parcours du combattant, qui se trouve être un condensé du tout, en une seule journée, et qui réclame une bonne résistance... J'ai été reçu avec une moyenne de 12,18 sur 12 nécessaires. Le lendemain, nous avons la remise des bérets, une tradition au GH n°2, et après cette cérémonie nous passons devant les officiers qui nous dirigeaient vers notre affectation finale. Pour moi, ce fut Sidi-bel-Abbès, dans l'Oranais. Le soir on accorda une permission à tout le monde avec quartier libre à Sétif. Mais nous devons regagner les cars à minuit, et gare à ceux qui les manquaient, car c'était la police militaire (souvent des tarés) qui les prenait alors en charge, avec la prison directement au bout du chemin.



Le terrain et le camp de Sidi-bel-Abbès en 1958.

2- L'affectation à Sidi-bel-Abbès

Le 7 mai 1958, ce fut le départ pour Sidi-bel-Abbès, et la traversée de l'Algérie en sens contraire, dans un train qui roulait à petite vitesse, mais qu'importait, le principal était d'arriver en vie au terminus. A la gare de Sidi-bel-Abbès, une camionnette nous attendait, car le camp se situait à une quinzaine de kilomètres en direction de Mascara (le pays du bon vin). Nous étions quatre, Ponsignon, Nuttink, Boutel et moi à être présentés au capitaine qui nous a fait les recommandations en usage dans son unité. Ce capitaine s'appelait Marc Ollier et commandait le peloton mixte avions-hélicoptères de la 13^e DI, dépendant de la 63^e Compagnie de QG. Officier sorti de Saint-Cyr Coëtquidan, il avait fait l'Indochine comme pilote d'hélicoptère, ce qui lui avait valu d'être décoré de la Légion d'Honneur pour fait d'arme. Il était sévère mais juste. Quand nous sommes arrivés nous étions une vingtaine et à la fin plus de quarante. Tous les trois mois, il y en avait qui partaient, alors que d'autres venaient les remplacer. J'avais été affecté comme mécanicien sur hélicoptère. Début juin le général de Gaulle est venu en Algérie et à atterri sur notre base. Le 14 juillet, le capitaine nous avait tous invité au mess pour nous offrir l'apéritif. Soudain, à la suite d'une alerte il fallut envoyer immédiatement un hélicoptère pour une évacuation sanitaire. Ce jour là, j'étais de permanence et c'est à moi qu'incombait l'opération ; dans la précipitation, l'apéritif et le soleil aidant, je fis un faux mouvement et me coinçais le dos. L'hélicoptère partit quand même, mais le lendemain, je fus dans l'impossibilité de me lever. La visite médicale révéla un déplacement des vertèbres et on m'envoya à l'hôpital militaire de la Légion pour un à deux mois de repos. La Légion recevait à cette époque des dissidents hongrois qui fuyaient leur pays. Notre capitaine avait obtenu l'autorisation d'utiliser la piscine de la Légion au "quartier Viénot" à Sidi bel Abbès. A cette époque, c'était la maison mère de la Légion, avant son départ en 1962 pour Aubagne. Pendant cette période, j'aurais dû passer un examen pour être certifié mécanicien, mais je fus reçu sans le passer (14/20) grâce à ma formation de dessinateur. L'officier responsable me faisait faire le cours de dessin aux autres !



Les mécanos avions préparant un Piper.

A mon retour j'ai intégré la salle d'opération, travail qui consistait à recevoir les ordres relatifs aux opérations de vols d'avion ou d'hélicoptère que le QG de la 13^e DI. adressait aux officiers et sous-officiers chargés de coordonner les troupes au sol. Il fallait faire parvenir le courrier à des petites unités isolées et je devais vérifier qu'il n'y avait rien dedans qui puisse se casser car certains secteurs n'avaient pas de piste d'atterrissage : tout était envoyé par largage, y compris les distributions de tracts de propagande.

3- La vie quotidienne

Pendant les temps morts, quelques officiers me faisait dessiner des personnages de Walt Disney pour orner la chambre de leurs enfants, surtout le lieutenant Margail, originaire de Perpignan. Quelques mois plus tard,

quand il changea d'appartement, il demanda au capitaine de me laisser diriger son déménagement, car il avait de beaux meubles dont il voulait qu'on prenne soin. Je lui avais confié une fois que j'étais fils d'ébéniste. Nous avons parfaitement réussi, sans casse. Sa femme était aux petits soins pour nous. Ils furent tellement contents qu'ils nous donnèrent une bonne pièce que nous avons partagé entre nous quatre.

Dans notre unité il y avait, parmi les pilotes, des anciens d'Indochine qui étaient beaucoup plus "cool" que les autres. Il y avait également des chauffeurs qui allaient chercher et ramenaient les officiers qui ne couchaient pas au camp. Et pour l'entretien des véhicules, des mécanos dirigés par un sergent-chef souvent saoul. Les mécaniciens sur hélicoptères s'occupaient des Djinn et des Bell. Les avions étaient des Piper de fabrication américaine. Après les visites d'entretien destinées à tester les réparations, nous avions le droit de monter avec les pilotes pour voir un peu de paysage. C'était magnifique ! Personnellement j'ai volé au moins une dizaine d'heures.

J'étais toujours au bureau dans la semaine, et une semaine sur deux pendant la nuit, car nous pouvions recevoir les ordres à n'importe quelle heure et nous devions prévenir immédiatement l'officier de service. Les permissions n'étaient accordées qu'au compte gouttes. Notre seule distraction c'était d'aller au cinéma à Sidi-bel-Abbès, et au restaurant, avant ou après le cinéma. En faisant attention à ne pas manquer le car de retour, sous peine de bénéficier d'une nuit au poste de la 13^e DI. On disposait en principe sur la base de tout le nécessaire sauf d'un dentiste. En cas de besoin nous avions le droit d'aller consulter en ville avec l'accord du médecin major. Ce fut mon cas parce que j'avais perdu une dent de devant qui nécessitait plusieurs interventions. Le dentiste était un Lillois qui recevait surtout les particuliers. Par deux fois, je me suis trouvé dans la salle d'attente avec deux Algériennes. La plus âgée n'était pas voilée, l'autre, une jeune fille, l'était. Quand elle se fut assise, elle enleva son voile et révéla une beauté digne des contes des mille et une nuits !!! A damner un pauvre militaire, mais pour moi l'histoire s'arrêta là.

Comme sur la base il y avait d'autres unités, le lieutenant Margail prit l'initiative de constituer une équipe de rugby, dans laquelle nous n'étions que deux, Angel Lanau, joueur de La Voulte, et moi, à représenter notre unité. Notre capitaine nous faisait faire beaucoup de sport : volley, athlétisme, handball et bien sûr football.



L'équipage d'un Piper s'apprête à partir en mission.

4- Permission en France

Fin 1958, je suis parti en permission à Arcachon sur un vieux rafiot qui tanguait et roulait tout le temps. Le mois passé en France s'écoula très vite. J'étais invité à droite et à gauche, et le temps qui était froid me changeait de là bas. Je suis revenu en Algérie à bord d'un cargo mixte, l'"Azrou", qui embarquait environ

une vingtaine de troufions, au départ de Marseille. Les marins nous gâtaient et nous servaient une très bonne nourriture. Le lendemain matin, nous avons fait escale à Sète. Il y faisait très beau et l'arrivée dans le port, au lever du soleil, était magnifique. Comme le bateau devait y charger du fret, son commandant nous a tous mis dehors car il ne voulait pas d'accident, surtout pendant les opérations de manutention, et ce malgré l'opposition du sergent qui nous guidait et qui ne voulait pas que nous sortions en ville. Nous nous sommes promenés dans le port de Sète, puis vers midi nous sommes repartis pour Oran. Il y avait eu une erreur de date sur ma permission, et j'ai disposé au retour, d'une journée pour visiter la ville d'Oran où il y avait beaucoup de Pieds noirs d'origine espagnole.

5- Déboires avec l'adjutant

Je venais d'être nommé brigadier, et je devins, avec mon camarade Ponsignon, chef de chambrée. Avant chaque revue (soit de placard, de bérets, de lits etc.) nous faisons un tour pour s'assurer que tout était propre car nous étions concernés en premier chef. L'officier pouvait nous punir s'il constatait du laisser-aller. Nous avions également la responsabilité des armes, c'est-à-dire des mitraillettes de fabrication française (Tulle et Bayonne) et des carabines américaines. Comme les effectifs augmentaient on nous affecta un adjutant, en principe photographe, mais que le capitaine avait nommé de plus responsable de la discipline, car il n'avait pas assez de travail avec la seule photographie. Avec lui la vie commença à changer. Il était tatillon, casse-pied, un vrai adjutant quoi ! Il imposait des revues toutes les semaines. Un jour, j'ai râlé dans les rangs et j'ai ramassé huit jours de salle de police. Mais, le capitaine, à qui j'avais raconté ce qui se passait, a réduit ma peine à deux jours. Il a ensuite sermonné l'adjutant (il s'appelait Neau). Nous n'avons jamais bien sympathisé tous les deux car il se méfiait de moi.

Un jour je me suis porté volontaire pour accompagner deux camions qui allaient à Perrégaux chercher du kérosène. Ce fut un voyage très agréable et au retour, sur le bord de la route, nous avons achetés des oranges, grosses comme des boules de jeu de la lyonnaise, juteuses et pleines de goût.

Fin 1959, nommé brigadier-chef, j'ai déménagé et intégré les chambres des sous-officiers. C'était la belle vie ! Pas de corvées, pas de gardes, juste mon travail et j'avais même le droit de sortir en civil.



Sidi-bel-Abbès, le 31 décembre 1959. Représentation de "Coup de roulis". De gauche à droite, Magnier, Liechtenstein, Berrous, Verdier et Terraso. Photo de droite, Quillet, Magnier, Verdier, Terraso (caché), Berrous et Liechtenstein. Les costumes sont prêtés par les marins de la 31F, voisins du peloton.

Pour les fêtes de fin d'année, le sergent-chef Mathoux nous fit répéter une pièce de théâtre qu'il écrivait au fur et à mesure, intitulée "Coup de roulis" et que nous avons jouée devant tout le régiment. Apparemment nous avons dû donner satisfaction, car nous avons été applaudis généreusement. Nous avons terminé la soirée au foyer où le capitaine avait offert à boire à tout le monde et le lendemain fut un peu dur pour certains.

6- Permission à Oran

Au printemps, Ponsignon et moi avons posé une permission de 48 heures pour aller visiter Oran. Quand nous arrivons à la gare nous apprenons que le train est parti en avance. Nous nous précipitons vers la gare routière, pour constater que, de la même façon, il n'y a pas de bus. Une jeune fille, qui attendait également, nous apprend qu'il y a bien un bus, mais qu'en principe il ne s'arrête pas là. Après un bon quart d'heure

d'attente et de discussions on voit arriver des gendarmes. Nous expliquons la situation à l'un d'entre eux, que connaissait la jeune fille, et il prit la décision d'arrêter le bus dans lequel finalement nous sommes montés. Il y avait des paysans arabes avec des poules, des lapins, etc, c'était folklorique au possible. Nous avons mis deux heures pour faire les soixante kilomètres qui nous séparaient d'Oran. En cours de route, nous avons appris que la jeune fille était infirmière à l'hôpital militaire. Nous avons visité Oran, recherché un hôtel et le soir nous sommes allés au cinéma.

Le lendemain matin nous sommes partis pour Bouisseville, une station balnéaire située à une dizaine de kilomètres d'Oran où nous avons occupé notre temps tout l'après midi à faire du farniente et de la baignade. Du coup, nous avons un peu oublié l'heure, et quand nous sommes arrivés à la gare d'Oran, le train était parti, mais cette fois-ci, c'était de notre faute ! Alors on a fait du stop. Un commandant nous a pris dans son véhicule et nous a emmenés jusqu'à un village situé à mi-chemin où il y avait une caserne. Nous y avons passé la soirée et dormi tranquilles.

Le lendemain matin, nous nous sommes levés tôt pour faire à nouveau du stop et nous avons trouvé un routier français qui allait livrer de l'essence avec son camion à Sidi-bel-Abbès. Il roulait dans les descentes à tombeau ouvert pour que nous puissions être à l'heure et grâce à lui nous sommes arrivés juste pour l'appel : l'honneur était sauf.



Avril 1960, visite de l'église Santa-Cruz, à Oran. De gauche à droite, Boutet, le chef Mathoux, Ponsignon, le capitaine Ollier, Nuttinck, le sergent ?? et Berrous.

7- La quille

Un jour, j'ai fait la connaissance d'un sous-officier qui venait d'Arcachon et qui m'avait fait parvenir un colis venant de mes parents. Il s'était marié avec une fille que je connaissais. Il m'invita à plusieurs reprises chez lui et une fois je suis même allé avec eux au cinéma, car sa femme voulait voir un film, qui dans la région avait un succès fou, "Joselito de las cumbres". Il faut dire qu'à Sidi-bel-Abbès les Pieds noirs étaient presque tous d'origine espagnole.

Huit jours avant notre "quille", le capitaine, accompagné de quelques sous-officiers et de Berrous, un gars d'Oran, nous a accompagnés, Ponsignon, Boutel, Nuttinck et moi à Oran où nous avons visité une autre partie de la ville, Santa Cruz, et il nous a offert un bon repas. C'était la première fois qu'il faisait cela !

La veille de notre départ nous avons bien arrosé la quille que nous attendions tous avec impatience. La nuit fut courte. Quand je lui dis au revoir, j'ai senti une certaine chaleur dans ses encouragements pour mon retour à la vie civile. Pendant quelques années je lui ai écrit pour la nouvelle année. Il m'a répondu à chaque fois et puis un jour je n'ai plus rien reçu. Qu'est-il devenu ?



Avril 1960. Enfin la quille !

En avril, j'ai été démobilisé et me voilà de retour à Marseille. J'avais pensé aller voir mon cousin Jacques Bastière qui habitait cette ville mais entre-temps il avait déménagé. Alors j'ai repris le chemin d'Arcachon par un train normal cette fois ci. Pour moi l'Algérie c'était fini, malgré quelques regrets mais une autre vie m'attendait.

Guy Verdier

Texte mis en forme par Christian Malcros
pour le site www.alat.fr

